

ALLER-VERS,
ALLER-VERS,
ALLER-VERS,

ALLER-VERS,
ALLER-VERS,
Être là.

ALLER-VERS,
ALLER-VERS,
ALLER-VERS,

ALLER-VERS,
ALLER-VERS,
ALLER-VERS,

**Écrire le travail du social,
un geste prioritaire dans
un quartier ordinaire.**

ALLER-VERS, Être là.

Écrire le travail du social, un geste prioritaire dans un quartier ordinaire

Sommaire

Édito

1. Nous

2. Qu'est-ce que je fais là ?

3. Qu'est-ce que je fous là ?

4. Zuper voisins

5. Le présent, la présence

6. Un soir ensemble

7. Inspiration

8. Permanence impermanente

9. C'est lui qui est venu vers nous

10. madeleine.dépannage.com

11. Quand une idée rencontre la bonne personne

12. Un dimanche à la campagne, un mercredi à la Zup

13. Et si je l'habitais, je l'aimerais ce quartier ?

14. Aller-vers *para ver*

15. Ce qui continue à me faire rêver à la zup

16. Réalité rêvée

17. Ils & elles, les petites mains

18. Et maintenant que vais-je faire ?

Cette brochure a été composée dans le cadre d'ateliers de formation-action-recherche associant des travailleur·euses sociaux (et de l'éducation) des quartiers populaires de Bayonne. Entre les mois de juin et de septembre 2025, nous avons tenté de nous mettre en recherche pour « aller vers ». En tant que formateur et chercheur à l'initiative de cette formation, nous n'étions pas venus enseigner les démarches de « l'aller vers » à des personnes qui, comme acteur·ices de terrain et professionnel·les du champ socioéducatif, en étaient, assurément, les spécialistes. Notre apport a été de proposer un espace de co-formation dans lequel chacun·e puisse apprendre de l'expérience de l'autre, et d'installer un processus de corecherche pour que chaque professionnel·le tente « d'aller vers » sa propre activité. Retourner vers son expérience afin de l'interroger, de se la réapproprier et possiblement de la repenser, de la transformer, de la faire bifurquer.

Lors de nos séances collectives, nous avons pu prendre la mesure de cette intellectualité diffuse qui sous-tend et densifie les activités quotidiennes du quartier dans lequel nous étions invités (la ZUP de Bayonne et ses territoires voisins). C'est grâce à ce « déjà-là » que nous avons pu interroger le travail *du* social dans ce territoire et nous mettre en enquête à cet endroit.

Pour donner à voir, « faire trace » et valoriser ce que nous avons expérimenté ensemble, nous avons désiré aller jusqu'à la fabrique collective de cette petite publication. Les dix-huit textes qui composent cette brochure ont été rédigés au fil de nos ateliers. Ce sont des récits d'expériences qui permettent de sentir, de penser, d'imaginer la multiplicité du travail social et éducatif dans les quartiers populaires de Bayonne. Volontairement, nous n'avons pas signé ces articles parce qu'au-delà de la forte singularité qui les caractérisent, il nous semblait que de nombreux autres travailleurs sociaux, de la ZUP ou d'ailleurs, auraient pu les écrire. En diffusant plus largement cette brochure, nous espérons donc qu'elle résonnera pour des habitant·es ou pour d'autres

professionnel·les traversant les mêmes interrogations que celles que nous avons partagées.

Ainsi, les récits que nous vous invitons à lire ici parlent des communs que nous avons en partage dans les quartiers populaires : les rêves qui habitent nos engagements, les quotidiens mouvementés de nos activités, les sentiments contrastés qui traversent nos actions, les doutes, les craintes, les joies, les lassitudes, les désirs...

Les professionnel·les autrices et auteurs de ces textes interviennent dans les quartiers prioritaires de Bayonne autour des enjeux éducatifs et sociaux de ces territoires. Cette brochure a été produite dans le cadre d'une formation à "l'aller vers".

Cette formation-action-recherche qui s'est déroulée sur l'année 2025 a été portée par Louis Staritzky et Pascal Nicolas-Le Strat, chercheurs au laboratoire LIAgE Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis. Ils sont tous les deux sociologues et enseignent à l'Université Paris 8. Depuis plusieurs années, ils développent des recherches-actions dans le cadre de collaborations avec des habitant·es et citoyen·nes, des professionnel·les du social et de la ville, des artistes et des architectes, des activistes et des militant·es associatifs. Leurs recherches et publications sont disponibles sur le site-constellation :

<https://en-corecherche.net/>

Nous

« Aller vers »... Oui, d'accord
Allers vers quoi ? Aller vers qui ? Pour quoi dire ? Pour
quoi faire ?
Nous sommes déjà quelque part, je crois
Nous sommes tout simplement là
Nous sommes dehors, nous sommes dedans
Nous sommes Tous là
Qu'y faisons-nous ?
Nous travaillons, nous jouons, nous dormons, nous man-
geons, nous rions, nous aimons, nous crions, nous créons,
nous rêvons...
Nous vivons
Nous sommes là
Nous sommes
Nous

Qu'est-ce que je fais là ?

J'ai un contrat d'« Adulte-Relais » sur le quartier qui prend fin le 9 octobre 2025.

Un contrat aidé, un contrat aidant ? Un contrat pour sortir de la précarité ou un contrat précaire ?

À ce jour, à quatre mois du terme de mon engagement, je ne sais toujours pas si je serai présent sur le quartier à la rentrée prochaine et si le dispositif, et donc mon contrat, seront renouvelés.

Au-delà des considérations personnelles liées à cette incertitude sur mon avenir professionnel, l'association Libreplume, mon employeur, ne sait toujours pas si elle pourra compter sur un salarié qu'elle a pris le temps de former.

Sur un total de quatre salariés (mon contrat compris), on peut dès lors comprendre la difficulté pour l'association et ses membres à anticiper, piloter son budget, et répondre aux demandes d'animation à l'année qui commencent à affluer.

Quel que soit mon avenir, j'ai découvert un tissu associatif essentiel sur le quartier. Des salariés et bénévoles investis au quotidien pour offrir à chacun des habitants et acteurs un cadre de vie plus agréable.

En agissant sur le territoire auprès de ces habitants, petits et grands, j'ai pu mesurer l'absolue nécessité de ces présences et le bien fondé des actions menées jour après jour.

Accompagner chaque jour ces enfants, les voir évoluer, grandir, en leur offrant, grâce à mon métier, le livre et les mots comme bagage est une immense fierté pour moi.

Une mission dans laquelle je m'évertue chaque jour à être meilleur et exemplaire pour ces jeunes.

Car, je garde en tête, au regard de mon histoire personnelle, l'impact qu'a pu avoir sur ma vie la rencontre avec un éducateur, une institutrice, un entraîneur, une infirmière ou un professeur.

Qu'est-ce que je fous là ?

Toute cette matinée de discussions me chamboule tellement. Comme je viens de dire à Fabien, puis Léa, c'est un carnage à l'intérieur de moi. C'est tellement violent et déstabilisant. Je crois que beaucoup de choses accumulées ces derniers mois, ou années je ne sais plus, viennent de remonter et me voilà toutes vannes ouvertes en train de pleurer dans le couloir ! Qu'est-ce que je fous là ? Pas là, dans le quartier ! Non, plutôt dans le sens : à quoi je sers ? L'image de Fabien, qui dit qu'on est toujours en train d'essayer de remonter à la surface pour chercher un peu d'air, me fait tellement écho. J'ai l'impression d'être coincée. Je voudrais pouvoir prendre le temps de réfléchir, travailler moi aussi sur un temps long à la zup, mais je dois coller aux échéances de ma structure qui ne s'y prête pas toujours, répondre aux injonctions, aux appels à projets, faire des bilans oui, où il faut faire du chiffre ! Alors que moi, je mise tout sur le qualitatif : j'ai mené des projets jeunesse avec des micro-groupes, de 3/4 jeunes parfois. Aujourd'hui ce n'est plus possible. Ils s'en foutent de la qualité. Quant à installer un travail sur un temps long, on n'a pas le temps ! Où plutôt, on ne nous laisse pas le temps. Parce qu'il y a le travail sur le quartier + tout le reste de l'activité. Et les collègues en burn out ou qui démissionnent et dont il faut reprendre les missions car ils ne sont pas remplacés, en tout cas pas tout de suite. Ce temps si précieux que je n'ai plus pour prendre du recul, de la distance, et parvenir à faire une proposition qui conjugue les enjeux de ma structure avec ceux des acteurs et des habitants de Sainte-Croix. Je ne suis que dans du ponctuel, de l'occasionnel et ça, ça ne permet pas de construire une vraie relation, de contribuer à « l'élan ». Alors, certes on fait des choses pour les scolaires puisque, chaque année, on accueille les enfants des écoles et collège du REP. Mais, tellement de choses se jouent aussi hors temps scolaire justement ! Dans les familles, dans l'espace public, chez les acteurs locaux. C'est là que j'ai envie d'amener ma structure pour faire connaissance avec les

habitants, créer du lien, leur donner envie d'aller découvrir d'autres lieux, provoquer la rencontre avec d'autres expériences, ouvrir de nouvelles pistes dans des horizons parfois bloqués. Leur faire comprendre que les manifestations culturelles sont aussi à eux, pour eux. Ce n'est pas que pour les autres. Et qu'on y passe de beaux moments. J'aimerais que des projets réellement participatifs, comme on a pu déjà le faire, s'inscrivent de façon plus régulière dans notre activité comme dans le quartier, de manière à vraiment collaborer avec les partenaires et les habitants dès le départ, dès la construction.

Zuper voisins

Je me souviendrai toujours de nos premières semaines lorsque nous nous sommes installées dans ce local en pied d'immeuble. Nous nous y sommes senties bien de suite : local lumineux, spacieux, avec des espaces bureau et animation dissociés, bref un sentiment d'embourgeoisement mais à la ZUP ! Nous avons très vite fait de ce lieu un espace cocooning pour accueillir les familles d'ici mais aussi d'ailleurs.

Ce que nous n'avions pas forcément prévu, c'était la collocation avec un groupe de jeunes collés à nos fenêtres. Pas question de leur dire de partir, ils étaient là bien avant nous et puis, surtout, quelle aurait été notre légitimité à nous qui venions d'arriver et qui ne sommes pas de ce quartier ? Oui mais voilà, comment rendre cette collocation subie en une collocation harmonieuse, et dans le respect de chacun ? Comment lire nos histoires sans que les bébés soient attirés par les chaussures collées aux fenêtres, et par ces voix graves ? Alors, je suis allée les voir, leur expliquant que nous allions devoir leur apprendre quelques comptines et leur donner des livres car les enfants ne regardaient qu'eux ! Ils ont ri et ont répondu : « Ah non, pas question de lire, on préfère se décaler ! ». Il nous est arrivé quelques fois de le leur redemander et puis, petit à petit, lorsqu'ils voyaient les enfants arriver, c'est l'un d'eux qui spontanément entraînait les autres un peu plus loin.

De jour en jour, nous avons appris à nous connaître, à nous saluer par nos prénoms. Une fois, j'étais toute seule dans le local et je me suis retrouvée face à une énorme araignée, mais une vraiment grosse ! En tout cas, il était impossible de continuer à travailler avec cet arachnide qui me fixait, alors je suis allée voir A., lui demandant de l'enlever et, surtout, lui faisant promettre de ne pas le répéter à ses copains ! Un autre jour, une stagiaire nous a fait faux bond et il nous manquait quelqu'un pour accueillir les familles sur notre festival, c'est naturellement vers eux que nous

nous sommes tournées et R. a fait l'accueil ; il avait pris ce rôle très au sérieux et nous a souvent rappelé qu'il avait été bénévole.

Il nous est arrivé de leur confier une clé pour une bénévole, de leur redemander d'enlever une araignée (oui, je les déteste et elles sont très grosses à chaque fois !), de partager des gâteaux, de juste échanger quelques mots, de nous aider à porter du matériel et même de nettoyer ensemble les vitres du local (bah oui, on est un peu une collocation quand même !, alors chacun son côté !).

Nous leur avons demandé un nombre incalculable de services sans jamais un refus de leur part. Toujours serviables, souriants. Aujourd'hui, ils sont de moins en moins devant nos fenêtres mais, lorsque nous les croisons, il y a toujours un bonjour, un moment d'échange et, surtout, beaucoup de respect dans les deux sens.

Le présent et la présence

Mercredi matin, jour de marché.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Si, si, j'y suis !

Et c'est ce que j'aime à dire, j'y suis au lieu de j'y vais.

Car c'est le lieu où il faut être, le lieu de vie du mercredi.

Je fais le marché, je croise, je discute, je salue, on me présente, je rappelle les actions à venir. Tout est léger, informel.

C'est un moment de vie entre habitants, entre humains.

Un moment partagé du quotidien où l'on échange sans injonction.

C'est coloré, c'est bruyant, c'est joyeux, c'est la vie !

Un soir ensemble

« Manger Mieux Manger Local » est un programme porté par le Foyer Jeunes Travailleurs (FJT) qui propose au moins 2 fois par mois de se retrouver en cuisine pour réaliser un plat et le partager ensemble.

Depuis 2023, ce programme vise à promouvoir une alimentation saine, locale et accessible à toutes et tous ; il met à disposition des fruits et légumes bio de saison, offre des prêts de matériel, anime des ateliers autour du jardinage et de la cuisine, et ouvre des espaces d'échange sur nos habitudes alimentaires, nos manières de consommer et de gaspiller.

C'est avec joie que je vais aujourd'hui vous partager un instant de vie, une soirée, un moment simple, mais profondément vivant.

Le Ramadan vient tout juste de s'achever. Fatou et Aya, deux résidentes et cuisinières de formation, respirent enfin un peu, après une période intense, tant dans leur vie professionnelle que personnelle.

Les festivités de l'Aïd à peine passées, nos échanges informels reprennent dans les couloirs, autour d'un sourire ou d'un mot rapide lancé en passant. Il y a entre nous cette habitude douce de se retrouver là où le quotidien nous réunit : les espaces communs, les halls, les cuisines partagées, les abords de la résidence. La cuisine, justement, revient souvent dans nos conversations. Un terrain d'entente. Un langage commun.

Un jour, un peu portée par l'élan du moment, je leur propose : « Et si on organisait un atelier autour de la cuisine africaine ? » Elles se regardent, sourient, et acceptent sans hésiter. Très vite, elles s'organisent, choisissent une date, composent un menu : fofou banane, sauce graine au poulet, gombos.

Les jours précédents l'atelier, elles me donnent la liste précise des ingrédients, les bonnes adresses, les marques à privilégier : tout compte, tout a son importance dans la réussite du plat. Je fais les courses avec soin, attentive à leurs conseils.

Le mardi 22 avril, dès 18h30, Fatou et Aya arrivent, en avance. « *La préparation est simple* », me disent-elles, « *mais il faut laisser cuire longtemps* ». Elles prennent possession de la cuisine, avec assurance et enthousiasme. Les grandes marmites sortent, les gestes sont précis, maîtrisés. La sauce graine est la première à mijoter, elle demande du temps et de l'attention. Peu à peu, la cuisine s'anime.

Deux jeunes d'une résidence voisine nous rejoignent, puis cinq autres, arrivant au compte-goutte. Des résidents passent, saluent, s'arrêtent un moment, happés par les odeurs qui se fauflent jusque dans le hall. Elles intriguent, elles éveillent. Les sens s'éveillent aussi.

Une amie de Fatou et Aya, Imima, les rejoint. Elle aussi est Ivoirienne. « *Elle a le bon coup de main pour les fougous* », m'expliquent-elles. Le fougou, c'est une pâte à base de tubercules bouillis et pilés qu'on roule en boules et qu'on mange avec les doigts, trempé dans une sauce.

Ce soir-là, ce fut une danse à trois autour de la marmite : Fatou, Aya et Imima concentrées, rieuses, habitées. Et soudain, la cuisine devient un lieu de mémoire. Elles parlent de leur enfance, des fêtes, de la famille, des plats qui rassemblent. Leur langue natale se mêle aux rires et au bruit des spatules. Une musique se joue, discrète, presque invisible, mais bien là.

Trois résidents regardent, fascinés. L'un murmure qu'il a « *l'impression de voyager sans bouger* ». Ce qu'il sent, ce qu'il voit, ce qu'il entend – tout est nouveau. Pour un autre, c'est « *chelou* », mais pas dans un mauvais sens : juste étrangement beau. Dépaysant.

Pendant que le plat finit de cuire, les participants installent la table, rangent un peu. On discute de tout, de rien. Du boulot, de la vie à la résidence, de souvenirs, d'envies.

À 20h30, nous sommes onze à table. Résidents, amis, curieux. Certains se connaissent déjà, pour d'autres c'est une première rencontre. Autour du repas, les liens se tissent sans bruit. La sauce est relevée, les fougous moelleux, la musique africaine en fond donne au moment une chaleur douce.

À 22h, les assiettes sont vides. Les sourires sont là. Et comme souvent après ces ateliers, chacun met la main à la pâte pour ranger.

Avant de partir, une résidente, originaire d'Angola, me glisse avec un sourire : « *Moi aussi, je veux proposer un repas ! On verra qui a la meilleure recette...* ». Elle en a reparlé récemment, en riant. Elle attend la fin de ses examens. L'idée germe. La suite s'écrit déjà...

Inspirations

Aller vers, c'est pas attendre derrière un bureau,
c'est venir là où tu vis,
dans la rue, la cour, le hall.
C'est pas donner des leçons,
c'est écouter ta voix,
poser nos pas à côté des tiens,
chercher ensemble une direction.

Aller vers,
c'est une main qui s'avance,
pas pour te tirer,
mais pour marcher avec toi.

Permanence impermanente

La permanence que nous assurons, ma collègue et moi, tous les mercredis après-midi au 3 bis, à la ZUP, soulève la question de la présence et de l'aller-vers. L'objectif principal est de favoriser la rencontre et de créer des liens durables avec les jeunes, même si, pour le moment, ces derniers ne saisissent pas encore pleinement l'opportunité. Il y a certes du passage, mais celui-ci reste pour l'instant diffus et peu fréquent. Toutefois, notre ambition est de générer de la rencontre, de faire en sorte que la structure soit mieux connue et identifiée comme une ressource utile, plutôt que comme une entité distante ou inconnue. Cela nécessite de travailler de manière collective avec nos partenaires, pour renforcer notre présence et notre efficacité. Un exemple illustratif s'est produit hier (mercredi donc). Les éducateurs de la prévention ont orienté un jeune vers notre permanence du 3 bis. Ce jeune, à la recherche d'un job d'été, avait été orienté par sa prof, le mardi (soit un jour avant), vers nos locaux, rue Bourgneuf, sans réaliser que c'était la même structure. Quand il a rencontré les éducateurs, il leur a exprimé sa recherche d'emploi, et ils lui ont conseillé de se rendre au 3 bis. Le lendemain, nous l'avons accueilli à nouveau, ce qui nous a surpris et réjouis à la fois. Ce jeune, désormais, commencera à identifier notre structure comme un appui potentiel et, espérons-le, il en parlera à d'autres jeunes du quartier. Cet exemple met en lumière l'importance du bouche-à-oreille, qui constitue une forme de présence indirecte. En effet, même si nous ne sommes pas toujours physiquement présents, notre existence et notre utilité peuvent être véhiculées par les témoignages d'autres jeunes ou de partenaires. Ainsi, il s'agit de redonner confiance dans l'institution et de faire en sorte que la structure soit perçue, non pas comme lointaine, mais comme une ressource vers laquelle se tourner. L'objectif final de notre démarche est clair : nous voulons que tous les jeunes de 14 à 29 ans, peu importe leur lieu de résidence, scolarisés ou non, puissent bénéficier des mêmes informations et opportunités. Le

projet de permanence au 3 bis est relativement récent – il a moins d'un an – mais nous espérons qu'il ne consiste pas simplement à remplir un espace ou à se conformer à une injonction de présence physique et, surtout, qu'il pourra se pérenniser sur le long terme. Car, comme pour toute démarche de lien social, créer un lien de confiance se fait sur la durée. Cependant, une question plus profonde se pose : créons-nous un besoin ou remplissons-nous un vide ? Si ce projet venait à s'arrêter un jour, qu'advierait-il ? La fin de cette permanence risquerait de laisser un vide dans ce quartier, où les jeunes pourraient, de nouveau, se retrouver sans ressources locales facilement accessibles. Une dynamique d'engagement à les faire venir aurait été lancée, mais non pérennisée. Ainsi, laisser un vide après l'arrêt de ce projet, c'est non seulement priver les jeunes de cet appui mais c'est aussi nuire à la structure elle-même car elle risquerait d'être vue comme quelque chose d'éphémère, dont la présence est incertaine, et affecter leur perception de l'institution. Le danger serait alors double : non seulement les jeunes pourraient se sentir abandonnés mais la structure, en tant que référence, risquerait de perdre toute crédibilité et toute utilité.

Pour éviter cela, notre objectif reste de pérenniser ce projet, de lui donner une durabilité qui permette aux jeunes de l'intégrer à long terme comme un outil solide et fiable dans leur parcours. Nous souhaitons qu'ils l'identifient comme une ressource accessible et bénéfique pour leur avenir (et leur présent), quel que soit le changement de contexte ou les aléas.

Ainsi, la réflexion sur l'aller-vers, dans ce contexte, s'inscrit dans une logique de présence durable et d'engagement constant. Ce n'est pas juste une question de présence physique à un endroit donné, mais l'enjeu d'être perçu comme une ressource soutenue sur le long terme, un acteur fiable et continu, avec qui les jeunes peuvent entrer en relation de manière stable et en confiance.

C'est lui qui est venu vers nous

Je vais raconter une histoire que j'ai vécue dans le quartier. C'est une histoire comme pleins d'autres que j'ai connues ici, mais qui m'a marqué plus particulièrement.

C'était un dimanche matin, à l'époque où la Zuperfête se déroulait sur deux jours. Il faisait froid, il ne pleuvait pas encore mais il y avait beaucoup de vent. On avait donc décidé d'organiser le repas sous les arcades du bâtiment pour échapper aux intempéries.

On travaillait en binôme, j'étais avec Ene, une partenaire avec qui je n'avais pas souvent l'habitude de travailler dans mon quotidien ; c'était agréable d'échanger et partager ensemble ce moment sur le quartier. Toute la matinée on avait vu D., un petit garçon d'environ 10 ou 11 ans, très serviable ; il était autour de nous et nous proposait de nous aider. Son aide était précieuse et très agréable.

Comme une idiote, je n'arrêtais pas de lui dire qu'il pouvait dire à ses parents d'acheter les tickets pour qu'ils puissent partager ce repas de quartier. Il me répondait : « Oui, oui, je vais le faire... ».

La matinée avançait et, en discutant avec D., on a appris qu'il était enfermés dehors, qu'il ne pouvait pas rentrer chez lui chercher un pull. « Ce n'est pas grave, je n'ai pas froid » nous a-t-il dit. On était quand-même sous le vent, celui qu'on sent avec force quand il souffle sous les arcades des Hauts de Bayonne !

Ensuite, on a appris qu'il ne s'est pas enfermés tout seul dehors ; en réalité, ses parents étaient partis toute la journée avec sa petite sœur et l'avaient laissé dehors pour éviter qu'il ne fasse des bêtises dans l'appartement. C'était une habitude qu'il reste dehors.

D. était là avec nous, il ne voulait pas jouer avec les autres enfants, il voulait nous aider, nous parler, nous raconter son histoire peut-être. Il était un bénévole sans faille de haut de ses 11 ans. Il a fini par partager le repas avec nous ; en tant que bénévole il méritait un ticket repas gratuit !

Il était attachant et touchant, pas du tout fataliste. Et jusque là, il était passé sous les radars. Personne ne l'avait vraiment remarqué avant.

...

Depuis, il venait souvent les mercredis ou pendant les vacances scolaires aider Michel, le cuisinier de l'époque à l'Artote-kafé. Il passait ses matinées au chaud et bénéficiait d'un repas en bonne compagnie.

À chaque fois qu'on se croisait dans le quartier, il venait me dire bonjour, sauf le jour où, quelques années plus tard, je l'ai vu se faire interpellé par la police pendant qu'il se baladait avec son enduro sans casque, sur l'esplanade en pieds d'immeuble. Il n'était pas fier et, pour rajouter une couche, les autres jeunes l'enfonçaient de loin en se moquant de lui (qu'est-ce qu'on peut être con à cet âge-là, et après aussi...) pendant que les policiers lui demandaient de poser sa moto sur le côté.

C'est la dernière fois que j'ai vu D. sur le quartier. Je n'ai plus de nouvelles de lui.

...

Et, aujourd'hui, en réfléchissant sur « l'aller vers » dans le quartier, j'ai pensé à ce moment où on était là, nous ne sommes pas allés vers lui ; c'est plutôt lui qui est venu nous approcher, qui s'est ouvert à nous en douceur, qui nous a touché, qui nous a permis d'apprendre un peu de sa vie. Et nous, on a pu l'écouter, lui poser des questions, lui proposer notre compagnie pour un instant, mais aussi un accompagnement... Je sais qu'Ene, par son métier, a continué à travailler avec lui, pour lui...

...

Voilà mon histoire, une histoire du quartier entre un enfant et des adultes qui étaient là, dans l'espace public, un jour. Mais c'est plutôt l'histoire de cet enfant du quartier.

Après de nombreuses discussions avec les habitant-es concernant l'accès au numérique, nous avons distribué une enquête pour évaluer leurs besoins, comme demandé par nos financeurs, avant de proposer un atelier. Cependant, sur tous les formulaires déposés dans les boîtes aux lettres des personnes de plus de 60 ans, seuls trois nous ont été retournés. Il semblerait que la plupart des personnes âgées aient préféré garder le document affiché sur leur réfrigérateur pour m'appeler directement en cas de problème, plutôt que de remplir l'enquête.

Quand une idée rencontre la bonne personne

La valorisation des bénévoles, d'un jour comme de toujours, membres autant qu'équipe dirigeante, est un enjeu central pour toute association. Elle ne se résume pas à un simple merci, mais doit s'inscrire dans une démarche plus large qui prend en compte les motivations diverses de chacun. En tant que professionnelle, mon rôle est de créer les conditions d'un engagement durable et épanouissant pour tous, en m'appuyant sur mes expériences de bénévole, citoyenne investie, chargée de prospective au CDPB (Conseil de développement du Pays Basque) et de coordinatrice d'un EVS (Espace de Vie Sociale) à Barcus.

Comprendre les motivations des bénévoles

Le bénévolat est loin d'être un engagement uniforme. Les bénévoles ne viennent pas tous chercher la même chose, et il est crucial de comprendre cette diversité pour mieux les accompagner. À Barcus, ranger sa chaise après une réunion est un réflexe, ce n'était pas du tout le cas avec les membres du CDPB, par exemple...

• **Le bénévolat par altruisme** : C'est la vision la plus courante, celle où l'on s'engage pour les autres, pour combler un manque ou apporter son aide là où elle est nécessaire. C'est l'essence même du bénévolat que j'ai pu observer en Soule, où les jeunes s'investissent pour offrir un moment de convivialité aux plus anciens dès 16 ans, en entrant au comité des fêtes. Cet engagement est vu comme « normal » et « nécessaire ». C'est ce que je pense aussi, et je dois parfois faire preuve de patience quand je suis face à des gens qui ne sont pas, du tout, là-dedans.

• **Le bénévolat pour développement personnel** : Certains y voient une opportunité d'acquérir de nouvelles compétences, d'élargir leur réseau ou d'enrichir leur CV. C'est une démarche positive mais qui, selon moi, doit être encadrée. Il y a aussi le groupe de ceux qui n'avaient rien de mieux à faire. Ils peuvent parfois être perçus comme « inefficaces » s'ils ne trouvent pas

leur place ; ce qui crée des frustrations pour toutes les parties, surtout pour moi qui aime les choses qui avancent, vite et bien...

• **Le bénévolat par reconnaissance** : C'est le type d'engagement le plus délicat à gérer pour moi. Ces bénévoles cherchent avant tout à être vus, reconnus pour leur participation. Là c'est plus une question de gérer des égos : je te remercie mais tu n'auras pas ma reconnaissance éternelle pour avoir fait la vaisselle ! Mon défi quotidien est de concilier ces différentes attentes. Loin de juger, il s'agit de canaliser cette recherche de reconnaissance vers un engagement plus constructif et autonome. Généralement, ils arrivent naturellement à changer de position ; quand ce n'est pas le cas, j'applique la même méthode sans lâcher en me disant que, peut être, ailleurs, ils arriveront à faire cela différemment. Je ne veux pas passer plus d'énergie avec un membre qui a des soucis d'égo qu'avec celui pour qui ça roule. Je trouve cela injuste, sinon.

Des actions concrètes pour une valorisation efficace

Pour y parvenir, nous avons mis en place des stratégies basées sur l'anticipation, la transmission et la responsabilisation.

• **Attribuer des rôles clairs et valorisants** : Avant chaque événement, nous proposons des missions variées, qui mêlent tâches agréables et moins agréables, mais toujours en lien avec le public à un moment donné. Être en cuisine toute la journée ne se résume pas à une corvée, c'est l'opportunité d'échanger avec les autres bénévoles et de créer une cohésion d'équipe. On veillera, ensuite, à proposer un moment de repas à table ou sur le comptoir pour mixer les publics.

• **Favoriser l'autonomie et la responsabilisation** : Je cherche à me rendre la plus « inutile » possible. Mon objectif n'est pas d'être la seule source d'information, mais de permettre aux bénévoles de s'approprier les projets. Lorsque l'on me pose une question, je les encourage à s'adresser directement au « référent » de l'activité. C'est une façon de les pousser à prendre leur place et à développer leurs compétences. Certains événements où je sais que ça roule, je fais exprès de dire que je ne peux pas venir.

• **Miser sur la transmission** : C'est un pilier de notre action. Nous accueillons des jeunes, des stagiaires, nous transmettons nos savoirs et nos méthodes. Même si ces jeunes bénévoles ne restent pas, nous savons que cette expérience est fondatrice pour eux. C'est un investissement pour l'avenir, une manière de cultiver l'engagement citoyen sur le long terme. Évidemment, cela demande énormément de temps, et c'est une lourde charge mentale : décorticage des tâches en amont, caler ma journée pour qu'ils vivent le plus de moments intéressants possibles... Mais, à la lecture de leur rapport de stage, c'est toujours valorisant ! J'inclus souvent des extraits de leurs rapports dans mes dossiers bilans, autant pour mettre en avant leur travail que pour montrer notre engagement sur ce sujet.

Engagement professionnel ?

Ce qui donne de la valeur à mon travail au quotidien, ce sont ces « **matches** » **réussis**. Ces moments où une personne trouve sa place dans une association, où une idée rencontre la bonne personne pour la concrétiser, où deux individus que tout semblait opposer se complètent pour un projet commun. Ces moments de la semaine où je vois la magie de la collaboration opérer, ce sont ceux qui donnent tout son sens à mon travail et me poussent à continuer, même quand les journées sont surchargées. D'où la nécessité de constamment travailler son réseau pour adresser les gens les uns vers les autres, se tenir au courant des nouvelles initiatives et leur donner une chance !

Je ne fais pas de différence entre ma vie professionnelle et personnelle : d'abord car je n'ai pas encore de vie familiale, ensuite car ici tout le monde se connaît ; on me parle boulot le dimanche matin à la boulangerie... Et, aussi, parce que je suis la même personne au travail comme chez moi : passionnée, engagée, organisée. Mais, surtout, car j'ai choisi un travail que j'adore !

La transmission, la gouvernance partagée, ne sont pas de simples mots à la mode. Ce sont les piliers d'un engagement associatif fort, où chacun peut trouver sa place. J'y tiens, car je crois profondément en la force du collectif et de l'action locale pour faire bouger les choses.

Aller-vers *para ver*

Bonjour Louis, Pascal et Léa,
J'espère que vous allez bien !

Une simple réflexion rapide (parmi d'autres), par rapport à ce message, et dans ce contexte de Quartier d'été, propice à des temps plus longs de présence et de partage d'activité.

Dans l'aller vers, il y a cette idée de lien avec les personnes, d'aller en quelque sorte dans la direction de l'autre. Mais pour nous qui sommes frontaliers, « aller vers », c'est aussi aller « voir » (« *ver* » en espagnol, et si je ne me trompe pas « *veder* » en gascon). Aller vers pour aller voir donc, aller voir — observer/rencontrer/échanger. Et pour cela, utiliser des activités (des objets intercesseurs, médiateurs...) comme des objets sportifs qui vont être facilitants et permettre de partager une activité. On peut donc : observer ce qu'il se passe indépendamment de notre intervention et partager une activité.

Mais aussi, au-delà de ce partage d'activité, sur l'aller vers, **aller « *ver* » (voir) ensemble, en partageant une activité**, une expérience, pour se créer aussi un moment partagé, une expérience commune, mieux se connaître pour envisager une suite, avec parfois des sujets plus intimes et délicats (violences, emploi, santé...).

C'est le cas, par exemple, avec les activités et animations de l'été ; au-delà des activités en pied d'immeuble, on va aller vers, et aller ver (voir) ensemble. Par exemple, emmener des habitants du quartier partager une activité ludique sur la plage et assister à un événement de sauvetage côtier, le 25 juillet : <https://www.anglet-tourisme.com/agenda/anglet/FMAAQU064V5BV5EQ-anglet-uhaina-sauvetage/> ; ou à une démonstration de chiens de bergers le 31 juillet à St Jean Pied de Port, ou encore : « aller voir » le jardin partagé de l'école Brana, puis aller en randonnée avec un groupe senior le 21 juillet.

Excellente journée et bel été.

Un dimanche à la campagne, un mercredi à la ZUP

C'était un Mercredi à la ZUP. Un joli jour du mois de mai 2024. C'était la Journée « Cuisines et Papotages ». Pour les jeunes du quartier. Nous nous sommes retrouvés dans la Cuisine de l'Artotekafé qui nous avait réservé le restaurant pour toute la journée, pour que les jeunes puissent expérimenter une cuisine pro. Ça c'était le prétexte ; la vraie idée, c'était de passer du temps ensemble, du vrai temps, de celui qui dure longtemps...

Nous ne nous connaissions pas : 6 ou 7 jeunes pas forcément sûrs de leur coup, les 2 Cuisinières du Restaurant pour nous accueillir chaleureusement et nous guider dans les gestes pour préparer notre Repas, notre Ami le Conteur que Fabien avait pensé à inviter, notre Amie la Musicienne qu'il avait également conviée, Léa qui vient toujours nous faire un coucou, des Amis de passage, curieux de partager quelques instants avec Nous, Moi qui organisais cette activité pour les Jeunes et, bien sûr, Fabien qui avait tout préparé ;o)

Nous avons fait les présentations comme elles venaient, et nous nous sommes mis au boulot pour préparer notre repas de midi avec l'appui averti de nos 2 cuisinières. Tout le monde a mis la main à la pâte.

On a enfilé des tabliers et mis la main à la pâte, on a souri, on a ri, on a testé des trucs, on a travaillé ensemble, on a oublié le temps.

...

Tout était au four, il n'y avait plus qu'à laisser cuire...

Alors, Le Conteur nous a sortis de la cuisine. Nous l'avons suivi sur la pelouse au soleil. Nous avons écouté ses histoires un peu magiques.

À la fin de l'histoire, il était temps de passer à table...

Nous y sommes restés longtemps... Très longtemps, à nous régaler, à parler tous ensemble de nos goûts, de nos vies, de nos besoins, de nos envies, de nos projets...

Un Dimanche à la Campagne... Un Mercredi à la Zup...

La journée d'initiation aux métiers de la restauration n'était pas terminée. Après la préparation, le dressage, l'évaluation du repas (il fallait bien le déguster pour se faire une idée précise), le débriefe, il a encore fallu débarrasser, ranger et finir la plonge...

...

Pour clôturer cette journée particulière, nous avons continué de construire ensemble avec un temps d'impro musicale, puis de relaxation guidée...

Les Jeunes sont restés encore longtemps à bavarder avec nous avant de reprendre leurs chemins.

Beaucoup de choses ont été dites, beaucoup de choses ont été écoutées...

*C'était un Beau Dimanche à la Campagne...
Un Beau Mercredi à la Zup...*



Et si je l'habitais, je l'aimerais ce quartier ?

...

J'aime ce quartier, je l'ai aimé avant d'y travailler : ses associations, ses équipements, sa mixité, sa vie.

Maintenant, c'est mon travail, le rapport change, je me suis interdit d'être dans l'affect. Et, pourtant, peut-on aller vers sans aimer ?

...

Et si je l'habitais, je l'aimerais ce quartier ?

Je connais tous les voisins de ma résidence, on partage des repas, on se dépanne : un œuf, la garde d'enfants, le prêt de voiture... On entretient ensemble les bâtiments et les espaces vert. C'est un choix collectif, à la fois prenant et *comblant*. Il faut aimer.

De mes 11 à mes 15 ans, j'ai habité une « barre d'immeuble », il y avait beaucoup d'enfants et d'adolescents ; on jouait, on faisait (gentiment) les 400 coups, dans les cages d'escalier, dans la cour, dans les espaces communs... J'en garde un super souvenir mais certains voisins, peut-être pas.

Et si je l'habitais, je l'aimerais ce quartier ?

J'ai rencontré des personnes qui aiment habiter à la Zup, qui m'ont parlé de son côté pratique, près de tout, de l'entraide entre voisins, du dynamisme du quartier, de son marché, etc.

Il y a ceux qui se plaignent des rats, du bruit, de la réputation.

Une fois, dans un tout autre contexte, j'ai discuté avec une femme ; dans la conversation, je lui ai demandé où elle habitait. Elle a un peu bafouillé, comme si elle cherchait ses mots, et fini par dire « à la zup de Bayonne », en précisant rapidement : « c'est temporaire, j'ai eu des galères, je vais bientôt avoir un autre logement, ailleurs ». Et si j'habitais ce quartier, comment j'en parlerais ?

Ce qui continue à me faire rêver à la Zup

Qu'est-ce qui continue à me faire rêver à la Zup ? Bonne question ! La zup, moi, j'aime bien l'appeler Zone Urbaine Poétique. Je me souviens de l'époque où elle a été réhabilitée, où la couleur des volets est passée de marron terne à des couleurs chaudes : orange, rose, violet. Les dessins des enfants sont alors devenus lumineux lorsqu'ils dessinaient leur quartier. Je ne sais pas pourquoi mais ce sont ces dessins qui me viennent à l'esprit pour essayer de répondre à cette question.

Oui, ce qui continue à me faire rêver, c'est vraiment le côté lumineux et poétique de ce quartier. J'aime des petits moments très simples : le matin quand j'arrive à vélo (au passage, c'est la plus belle vue de Bayonne). Je passe devant Danny et Hélène qui installent les tables d'Artotekafé. On échange toujours quelques mots sur l'humeur du matin, bonne ou mauvaise. Puis, ensuite, j'arrive devant la pharmacie où les mamans discutent. On se donne quelques nouvelles, elles étaient contentes que l'école reprenne.

Oui, ce qui continue à me faire rêver, vibrer, c'est le côté chaleureux et humain de ce quartier : les familles, mes merveilleux collègues et bénévoles, le travail en partenariat, monter des projets collectifs même si ce n'est pas toujours facile, même si on est pas tout le temps d'accord.

Et puis, il y a ce moment dans l'année qui est indescriptible : la Zuper fête. Le quartier prend encore une autre couleur, il ressemble à une fourmilière où tout s'agite ; on transporte des tables, des chaises, on installe des jeux, des stands, l'odeur des épices vient nous chatouiller les narines et puis, le soir, en avant la musique ! L'année dernière, des habitants nous ont fait découvrir leurs talents : slam, piano, voix... et, bien-sûr, les petits plats qu'ils ont mijotés ensemble ! Cette zuper fête, elle est avec eux, pour eux mais ce sont aussi des personnes d'ailleurs qui viennent. Et ces personnes, quand elles parleront de ce moment à d'autres, elles diront, elles aussi, que c'est un Zuper quartier, lumineux, poétique et tellement humain.

Réalité rêvée

Dans une réalité rêvée pour les espaces publics, il y aurait une dynamique d'acteurs qui travailleraient ensemble dans un même élan collectif, sans enjeu de pouvoir, à la proposition d'actions, de toute nature, pour un public élargi qui s'en satisfait, sans qu'un effort d'aller-vers soit fait. Le professionnel serait présent, cultivant du formel, de l'informel selon. Il y aurait de la rencontre, de la co-construction. Parfois le public serait l'acteur principal de l'action ; parfois il en serait l'unique bénéficiaire. Parfois le professionnel donnerait de soi, de l'intime ; parfois il adopterait une posture plus en retrait liée à sa fonction. De cette liberté dans les approches des acteurs et des publics, viendraient la considération, la valorisation, la continuité de l'action. Dans ces espaces publics, il y aurait foule, du vert, du jeu, du lien et on se sentirait fort avec la capacité d'agir pour soi et les autres.

Ils et elles, les petites mains

Nous aurions pu apprendre à « aller-vers », déployer des techniques de communication, des outils, des « trucs et astuces » et des « bonnes » pratiques. Nous aurions pu apprendre à « aller-vers » pour attirer, mobiliser, capter... nos publics « cibles », les usagers, les bénéficiaires... Nous aurions pu apprendre à faire preuve de pédagogie, montrer et expliquer ce que la société attend des habitant-es des quartiers.

Nous avons appris que : tant bien que mal, avec les moyens du bord et une incertitude permanente sur leur pérennité, ils et elles sont là. On les appelle les acteurs et les actrices. Ils sont partout et tout le temps là. Ils et elles jouent la comédie, accompagnent les drames, tentent d'éviter les tragédies depuis l'école, le centre social, le local, le city stade, le pied de tour, le marché, la rue.

Ils et elles écoutent, sont la mémoire de toutes les petites histoires dont les habitant-es de tous les âges les rendent dépositaires. Ils et elles tissent la confiance comme une dentelle précieuse. Ils et elles sont là, ils proposent et tentent des « trucs » – des fois c'est raté et, d'autres fois, c'est encourageant.

Ils et elles accueillent et font avec... travaillent patiemment à transformer les empêchements en compétences, les injustices en persévérance, les colères en actions, à nourrir et mettre en perspectives les différentes visions du monde, toujours en s'adressant à l'intelligence qu'ils savent lire chez chacune des personnes qu'ils et elles rencontrent.

Au fil des réunions, des rencontres, des projets et des actions..., je les vois et les reconnais... celles et ceux qui sont là, juste ici. Ce sont les petites mains de la grande fabrique à politiques publiques territorialisées. Celles et ceux qui travaillent avec une patience et une détermination qui forcent le respect.

Ces acteurs et actrices n'ont pas de nom de scène et mériteraient leur palme d'or.

Mais non. Pour ils et elles, ce sera plutôt humiliations en réunion, sanctions disciplinaires, surmenage en alternance,

contrat précaire et arrêts maladies comme seule perspective de repos.

Parce que les acteurs et les actrices, il ne suffit pas de les reconnaître. Il faut les mettre en chiffres et résultats, pouvoir dire combien ? Combien de jeunes embauchés ? Combien de parents à l'atelier ? Combien aux évaluations nationales et au bac de français ?

Sinon, par tous les moyens (financiers, matériels et humains), nous pourrions peut-être continuer d'apprendre à être plus souvent là, simplement là, juste ici.

Et maintenant que vais-je faire ?

La bonne nouvelle est tombée une matinée du mois d'août après de longues semaines d'incertitudes évoquées dans mon précédent billet. (Voir « Qu'est-ce que je fais là ? », p. 7)

Voilà mon contrat d'adulte relais renouvelé pour 3 ans.

Une excellente nouvelle donc, tant pour la structure Libre-plume que pour moi et la stabilité de mon emploi.

Une véritable bulle d'oxygène qui va nous permettre de poursuivre le travail entamé sur l'année écoulée et d'en récolter les fruits dans la sérénité.

Cette aide financière est une aubaine pour une structure comme la nôtre sur le quartier, en cette période incertaine sur le plan politique et donc budgétaire.

Bien sûr, « on n'a rien sans rien » comme le dit l'adage et ce renouvellement est dû à un travail immense pour argumenter le bien-fondé du maintien de mon poste et l'essentialité de nos actions.

Il est aussi la conséquence d'un échange avant tout humain, au cours duquel nous avons osé appeler à l'aide, et cet appel a été entendu.

Un appel à l'aide non pas pour nous et nos petites personnes, mais à l'aide pour mener à bien notre mission sur le quartier. À l'aide pour tous ces enfants à qui les histoires contées, avec qui le temps passé leur est si bénéfique. Bénéfique pour eux et aussi pour leurs parents et leur environnement proche.

Une histoire racontée comme une parenthèse enchantée dans le tumulte.

Un sourire, une écoute offerte aux parents et à leur progéniture.

Alors je vais continuer à faire ce que je sais faire... Continuer à incarner au mieux ce rôle de relais, avec la conviction chevillée au corps que le livre est ce média essentiel vecteur de paix, stimulateur de neurones et d'imaginaires en tout genre.

Je vais continuer d'aller jusqu'à frapper aux portes des parents qui avaient inscrit leurs enfants à un atelier et qui avaient (une

fois de plus) oublié, et qui ne répondent pas au téléphone parce qu'ils ont changé de numéro.

Je vais continuer d'aller chercher les enfants qui jouent dans les parcs pour leur proposer un spectacle gratuit ou un atelier qui peine à se remplir parce qu'ils sont « passés à côté de l'information ».

Je vais continuer d'envoyer des dizaines de textos aux familles pour leur rappeler ou leur proposer l'atelier du lendemain pour eux ou leurs enfants.

Et je vais continuer parce que chaque « oui », chaque « OK », chaque « d'accord » est déjà en soi une petite victoire.

La victoire des mots, la victoire de la création et de l'imaginaire, la victoire de la légitimité à l'accès à la lecture et à la culture, la victoire de la joie et de la vie en somme !

Nous allons donc pouvoir continuer à être et à exister sur le quartier, au pied des habitations de chacun comme un repère pour ces enfants et leurs parents qui, à chaque fois, qu'ils passent devant Libreplume, pour certains, ou « Livreplume », pour d'autres, ont toujours un sourire, un bonjour où un toc-toc espiègle aux carreaux lorsqu'ils nous aperçoivent, là, juste de l'autre côté de la vitre, prêts à Aller vers...

ALLER VERS, Être là.

Cette brochure a été composée dans le cadre d'ateliers de formation-action-recherche associant des travailleur·euses sociaux (et de l'éducation) des quartiers populaires de Bayonne et des chercheurs de l'Université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis. Entre les mois de juin et de septembre 2025, nous avons tenté de nous mettre en recherche pour « aller vers ». Il s'agissait d'abord, pour les acteurs et actrices des quartiers prioritaires de la ville, de tenter de retourner vers leurs propres expériences afin de les interroger, de se les réapproprier et possiblement de les repenser, de les transformer, de les faire bifurquer.

Les dix-huit textes qui donnent corps à cette publication ont été rédigés au fil de nos ateliers. Ce sont des récits d'expériences qui permettent de sentir, de penser, d'imaginer la multiplicité du travail social et éducatif dans les quartiers populaires de Bayonne. Ces récits parlent des communs que nous avons en partage : les rêves qui habitent nos engagements, les quotidiens mouvementés de nos activités, les sentiments contrastés qui traversent nos actions, les doutes, les craintes, les joies, les lassitudes, les désirs...

Écrire le travail du social, un geste prioritaire dans un quartier ordinaire.